

## **En pirogue, en 4 x 4 et à pied**

Début Décembre 2006, nous avons fait un voyage au Mali, organisé par Point Afrique. Il est composé de deux parties ; la première semaine nous commençons par descendre le Niger en pirogue, de Mopti à Tombouctou, puis nous revenons au pays dogon en 4 x 4. La seconde semaine, nous marchons de village en village chez les dogons, avant de revenir à Mopti.

### **En pirogue**

C'est en ouvrant la tente, à 6h du matin, que j'ai découvert la douceur du paysage. Une grève au fond d'un bras de rivière obstrué par des filets. Un marais d'eau et de grandes herbes folles, de la verdure partout. Le vacarme des oiseaux qui volent dans tous les sens nous a réveillés. Derrière nous, se dressent deux baobabs aux branches saccagées par des tailles sauvages ; nous apprendrons que les feuilles et les fruits se mangent, les fibres d'écorce se tressent et le bois mort sert d'engrais. Les habitants du village voisin, dont nous avons entendus les bruits de fête hier soir, s'approchent pour pêcher ou pour garder leurs chèvres.

Nous sommes arrivés la veille de nuit, suite à plusieurs retards dans le transport aérien. Plus d'une heure au départ, la faute au filtrage policier des bagages, résultat d'une paranoïa bien occidentale, et une heure à l'arrivée à Mopti, parce que l'avion du président du Mali allait atterrir et que l'aéroport lui était réservé. Nous sommes donc restés une heure au sol, dans l'avion, à attendre que son excellence, encadrée par son armée, sa police, sa musique et ses danseurs en ait terminé avec son protocole africain. Quand le tapis rouge fut roulé, nous pûmes sortir et accomplir les formalités, somme toute assez sommaires.

Notre guide Alex nous attendait lui aussi depuis deux heures. Nous sommes six à embarquer pour la descente en bateau jusqu'à Tombouctou. Mais pour l'heure, 17 h heure locale, nous montons dans une camionnette déginglée pour rejoindre Kona, le port d'embarquement sur le fleuve, à une cinquantaine de kilomètres. A 18 h nous découvrons notre pinasse, une fine pirogue de 15 mètres de long pour à peine 3 de large. De la proue à la poupe, un avant poste pour empiler nos sacs sous une bâche plastique, trois bancs transversaux, et le carré qui contient une grande table bordée de bancs, tous assortis de coussins. Puis vient la cuisine, deux simples braseros posés à même le fond du bateau et le poste de pilotage avec un gros moteur hors bord de 40 chevaux. Il traverse la coque par un simple trou, car à ce niveau elle est hors de l'eau. Ce trou se prolonge vers l'arrière pour incliner le moteur à l'approche des berges. Derrière encore, une petite cabane sans toit sert de toilettes, c'est-à-dire un trou percé dans la coque toujours en surplomb de l'eau. Des bancs au moteur, transversalement tous les deux mètres, sont disposés de forts arceaux qui supportent un toit galbé et sur lequel on peut s'étendre. La zone passagers est tapissée de nattes neuves et tout semble en très bon état. A l'arrière comme à l'avant, un fût couché de 200 litres, de couleur vive, contient le carburant nécessaire à l'aller-retour.

Le temps de charger les bagages, nous partons à la nuit tombante, entre les herbes des deux rives toutes proches, dans un dédale d'îles marécageuses. Vingt minutes plus tard, nous accostons en pleine nuit et dressons la tente à la frontale. Le sol est jonché de cram-cram, petites boules de piquants assez durs pour se planter dans les semelles. Après le dîner, à même le sol sur des nattes et des matelas mousse, nous nous sommes vite couchés et comme il faisait frais, nous n'avons pas regretté les duvets que nous avons hésité à emporter.

Le matin, nous embarquons à 7 h, et commençons par le petit déjeuner autour de la table du bord. Le moteur est assez silencieux pour qu'on l'oublie. Il ne fait guère chaud ; nous gardons nos vestes polaires fermées jusqu'au cou avec un coupe vent pour ceux qui ont eu la prudence d'en emporter. Nous ne le savons pas encore, mais sur l'eau, contre les vents dominants, nous aurons toujours froid et resterons couverts de tous nos vêtements les plus chauds, ceux que nous ne pensions porter qu'en France. Nous serpentons dans des bras secondaires entourés d'une végétation dense avec, de temps en temps, un village de maisons d'argile crue. Les plus gros ont une mosquée dans le style de Djéné, avec une frise dentelée qui se découpe dans le ciel et des poteaux comme des piquants apparents pour l'entretien des façades. Mais le minaret est toujours largement dominé par de grands arbres, baobabs, fromagers ou palmiers.

Beaucoup de gros oiseaux le long des berges : des aigrettes tout blanches et quelques hérons cendrés. Ils décollent en pliant les pattes comme pour prendre leur élan. Beaucoup d'éperviers nous suivent avant de choisir une autre proie. Nombreux sont les oiseaux en tenue de camouflage noir et blanc en taches désordonnées ; les locaux les appellent des martins pêcheurs auxquels ils ne ressemblent guère ; ils ont des becs noirs effilés, trop longs pour leur tête. Quand ils ne piaillent pas sur la berge, ils volent au raz de l'eau et plongent tout à coup. Des oiseaux de même taille, mais dont les plumes noires et blanches se disposent en rangées alternées, bien visibles quand ils déploient leurs ailes, se mélangent avec d'autres, de la taille d'un pigeon, qui ont une tête blanche ornée d'un capuchon noir avec des ailes brun clair. Les tisserands ont peuplé les arbres de leurs nids en forme de poches blanchâtres, suspendues aux branches comme des fruits. Une multitude de tout petits oiseaux, avec des couleurs très vives, rouge, vert, bleu, comme de petits perroquets, vivent aussi dans les arbres et voletent de l'un à l'autre, tellement vite qu'on les entrevoit à peine, le temps qu'ils se cachent à nouveau.

Les bateaux sillonnent le fleuve, surtout dans la zone du *delta intérieur* où d'innombrables bras, îles, étangs et marécages ont imposé ce terme. C'est un vrai plaisir de les contempler:

- D'abord les simples pirogues en bois noir, qui ont des éperons hors de l'eau à l'avant comme à l'arrière. Elles sont maniées par les pêcheurs, les *bozos* en langue bambara, qui vont généralement par deux. A la proue, l'un pose ou relève des petits filets à maille fine et à la poupe l'autre fait avancer la barque, à l'aide d'une perche ou d'une pagaie dont la pelle est en forme d'as de pique. L'un d'entre eux nous montre un gros poisson et nous nous détournons pour le lui négocier. Le guide et le cuisinier marchandent et finissent pas acheter un gros *capitaine*. Aussitôt vidé, la tête coupée est mise à sécher au soleil, et le corps est suspendu à l'ombre sous les arceaux, en attendant le prochain repas dont il a fait notre régal. Quand ces pirogues ne servent pas à la pêche, elles font faire la traversée du fleuve, le plus souvent aux femmes qui vont ou reviennent d'un marché sur l'autre rive, avec un ballot sur la tête.

- Les embarcations de taille intermédiaire sont les pinasses pour touristes, comme la nôtre. Elles sont construites pour une dizaine de passagers, plus l'équipage composé, pour nous, du guide, du cuisinier, du pilote propriétaire du bateau et de son aide, plus un apprenti. Ce dernier prête la main à tout et lave les fonds du compartiment cuisine en versant l'eau du Niger avant de l'écoper. Elles ont toutes également un toit qui peut servir à porter les bagages. Une telle barque neuve, mais sans le moteur qu'il faut compter en plus, coûte six millions de francs cfa, c'est-à-dire d'anciens francs de chez nous.

- Les bateaux plus gros font de 20 à 30 mètres de long. Ils ont exactement les mêmes formes, avec un toit sur arceaux, ou un mat tenu par des perches fixées latéralement sur la coque en guise de haubans. Ce dernier sert à hisser une fine vergue qui porte une voile carrée faite le plus souvent d'un assemblage de sacs de riz cousus et tout aussi souvent percés de larges trous. Elle ne sert que par vent portant et les extrémités de la vergue sont maniées de l'arrière par deux longues ficelles pour orienter la voile correctement. Les plus grosses embarcations

ont un moteur fixe qui fume copieusement ; elles sont alors pilotées de l'avant avec une toute petite barre à roue et un système de chaînes et de câbles pour commander le gouvernail.

Ces bateaux servent à transporter des marchandises - du riz, du bois, des fûts d'essence – ou des gens, jusqu'à un village entier, chèvres et ânes compris. Dans ce cas, ce sont des familles étendues de pêcheurs nomades qui colonisent les berges et les îles des marais. Ils ont le droit d'y construire leurs maisons, dont ils sont propriétaires, alors que le terrain n'est nullement à eux. Ce sont de très modestes demeures en adobe, avec un toit d'herbe et de paille de riz, sans porte ni fenêtre. Les plus simples sont constituées de nattes posées sur des armatures de bois ligaturées. Ces maisons sont régulièrement abandonnées lors des crues qui peuvent inonder, les îles et emporter les constructions. Mais les bozos y reviennent et restaurent leurs demeures pour se remettre à pêcher là. Il n'est pas rare de voir des villages désertés, car le Niger baissant en cette saison, ils n'ont pas encore été réinvestis.

Sur toutes ces embarcations, des motifs bleus, blancs avec un peu de rouge ou de vert sont peints de part et d'autre des extrémités. Cette décoration sert aussi à dater la construction, car l'année est indiquée à la proue. Beaucoup sont récentes, moins de trois ans et je n'en ai vu aucune qui ait plus de 10 ans. Est-ce dû à l'usage intensif, à la solidité relative des coques ou au faible coût des constructions ?

En plus des pêcheurs, nomades ou sédentaires, sur les terrains plus stables vit une autre population, les paysans. Derrière les berges s'étalent les cultures, surtout du riz, du mil et du sorgho. Pour arroser ces champs, des pompes avalent l'eau du fleuve qui alimente l'irrigation. Nous avons campé un soir dans une rizière asséchée et découvert tout un système de canaux compliqué qui portait sur plusieurs centaines de mètres. Le sol était si dur que je n'ai pu y planter une seule sardine, mesure du travail que représente le labourage à la houe.

C'est bientôt l'heure de la récolte. Les cultivateurs, qui ne sont pas pêcheurs, surveillent les oiseaux. Ils ont planté de grands drapeaux en guise d'épouvantails et ont tendu des fils entre des perches. Des boîtes de conserves avec des petits cailloux y sont suspendues et les veilleurs sur des plateformes surélevées, souvent des enfants, tirent les ficelles au moindre vol d'étourneaux. Ces bruits de crécelle les font partir en bandes qui reviennent se poser un peu plus loin ; travail de Sisyphe de l'aube à la nuit tombante. Je me demande si les criquets de 2005 ont été si facilement effrayés. Cette année, de gros sacs de 100 kg de riz attendent empilés sur les berges qu'une pirogue de ramassage vienne les transporter au marché.

De tels marchés, nous en avons visité quatre.

- Le premier est un tout petit village avec une mosquée à laquelle on accède par un escalier de quelques marches. J'ai failli m'y engager pour gagner la terrasse car elle offrait une vue dominante ; un regard d'effroi des enfants m'en a empêché. La mosquée malienne est un lieu clôt, seulement ouvert en apparence. Chacune de mes tentatives, pour expliquer que nos églises sont ouvertes à tous, est restée incompréhensible. Sur la place en bordure du fleuve, les peuls, éleveurs traditionnels, vendaient des chèvres et des moutons, en vue de la prochaine fête de l'Aïd. Autrement, les marchés sont essentiellement tenus par les femmes qui offrent des étals de nourriture - légumes, riz, graines, piments et petits poissons séchés ou fumés, noir ou brun foncé. Les hommes, moins nombreux, vendent des bassines multicolores, des tissus bariolés, des bijoux très fantaisie et même des cauris. Pour les enfants, nous sommes la distraction du jour et malgré l'école en français, il est difficile de leur faire dire plus que « bonjour », « ça va » et « comment tu t'appelles ». Sauf le premier de la classe qui nous récite spontanément les nombres dans l'ordre, à quelques ratés près. Leurs sollicitations

portent invariablement sur les bonbons, le bic et plus généralement le cadeau ; « donne moi le bic », ou « ça va les bonbons » sont les onomatopées les plus répétées.

- Le second, Niafouké, est une vraie ville. Il y a déjà plusieurs pirogues et une autre pinasse touristique accostées, ce qui ne n'empêche nullement une jeune femme et des enfants de faire la vaisselle dans le fleuve. Là, les rues sont tirées au cordeau et de la terre battue s'élève en poussière rouge, jusqu'à voiler l'atmosphère. Le marché est dans une enceinte fortifiée. On y pénètre par une porte majestueuse donnant sur une vaste esplanade. Les boutiques sont adossées au mur extérieur et la partie centrale est plantée de gros piquets qui supportent des nattes et des branchages pour faire ombre. Ce sont les tenues des femmes, comme celles des hommes à un moindre degré, qui mettent la couleur ; boubous violets, pagnes multicolores avec des foulards assortis pour les plus élégantes, guenilles dépareillées aux teintes délavées et complémentaires pour les pauvres, rondeurs emballées pour les notables et tenues strictes des stricts musulmans aux chèches colorés. Les enfants portent des tee-shirts percés ou des maillots de football ornés des plus grands noms, vestiges de la Coupe d'Afrique des Nations qui s'est tenue au Mali. Après avoir changé de l'argent au taux exceptionnel de 650 cfa pour un euro (640 est le cours standard et 630 du vol - cours pratiqué à l'aéroport), retraversé le marché en sens inverse avant de visiter le magasin pour touristes adjacent à l'hôtel de Farka Touré (un chanteur du pays), nous sommes repartis sur le fleuve, havre de tranquillité.

- Arrivée en fin de journée à Diré. Une grosse barge métallique, qui avait acheminé l'essence, était encore accostée. Deux africains installaient leurs motos, des 125 rutilantes, sur une petite pirogue où je n'aurais pas voulu me tenir debout, alors qu'elle s'apprêtait à traverser le fleuve. La plupart des échoppes étaient closes, sauf celle d'un vendeur de sel gemme qui venait de Taoudeni. Nous avons évoqué le temps des caravanes de l'azalaï, quand les chameaux venus de Tombouctou rapportaient de longues plaques de 200 kg après un périple de deux mois qui les laissait à bout de force pour l'année. Pendant des siècles, ce sel a alimenté les zones tropicales en échange de l'or qui remontait au Maghreb. Aujourd'hui, il ne sert plus qu'au bétail et les morceaux vendus ici ne dépassent pas les 5 kg. Nous avons tourné parmi les chèvres invendues en fin de journée, les équipements pour chevaux, les soudeurs de braseros en métal de récupération et les potiers en mal de clientèles. Pour améliorer l'ordinaire, nous achetons quelques goyaves qui se sont avérées peu mures et pleines de pépins.

- C'est au quatrième, à Toya, à 10 mn du port de Tombouctou, que nous avons le plus flâné. Débarqués sur la plage, où trois femmes papotent à l'ombre, il faut passer la dune pour arriver au marché. J'ai fait quelques photos, à prendre en cachette à moins de demander l'autorisation et de donner un petit cadeau. J'ai prévu quelques doses de shampoing douche, ou des savonnettes d'hôtels ; ça plaît beaucoup. Des échantillons de parfum feraient encore plus d'effets. J'en suis resté aux savonnettes pour photographier le boucher qui dépeçait un mouton après avoir fait souffler par son aide dans un trou à la patte afin de décoller la peau. Fier comme Artaban, il pause au côté de son mouton artificiellement bouffi, pendu par la patte à un arbre, tout en aiguisant son grand couteau. J'ai aussi acheté quelques cauris que je garderai pour me garantir de la pauvreté, à moins que je ne me fasse prédire l'avenir au pays dogon, où l'art de la divination est une tradition. Avec Christiane, nous achetons un bout de tissu orné de paons. La pièce entière fait « 3 pagnes », c'est-à-dire 6 mètres ; mais nous n'en voulons qu'un seul. Le prix du pagne est bien inférieur à celui divisé par trois de la pièce entière, et là réside toute la logique africaine. Le vendeur connaît le prix du pagne, le prix pour touriste de son tissu, mais pas la division. Nous avons regagné la plage en premiers. Les femmes sont toujours là à papoter. Deux adolescents s'efforcent de faire tenir en équilibre sur le dos d'un âne un sac de 100 kg de riz, et de lui faire remonter la dune. Vues les difficultés à installer le sac, et la mauvaise volonté de la bête qui le fait retomber au moindre faux pas, je doute que cet équipage aille bien loin.

Nous sommes arrivés à Korioumé, le port de Tombouctou, à 14 h en pleine chaleur. Nous accostons assaillis par les enfants qui réclament des bonbons. L'endroit est dépourvu de grandeur et de charme. Juste un plan incliné pour faciliter l'approche des camions et le chargement des grosses pirogues. Des piles de sacs de riz et, cette fois ci, de grandes plaques de sel, sont entreposées sur ce quai penché. Quelques camions en attente et un bac métallique peint en bleu, semblent figés. C'est le seul bac pour véhicules depuis Diré et sans doute jusqu'à Gao ; il ne craint pas la concurrence. Les estaminets les plus crades « Tonton j'ai faim », les gargotes les plus douteuses du Mali que nous avons traversé sont là : les poissons fendus de raies obliques baignent dans l'huile bouillante ; les gamins sans conviction nous demandent des cadeaux, mais aussi s'amuse de nous ; la poussière vole dans tous les sens et la chaleur monte. Finalement, deux 4 x 4 viennent nous chercher pour nous amener à Tombouctou distante de 15 km.

A peine arrivés à l'hôtel, assez cossu vu de l'extérieur mais avec des chambres obscures et des salles d'eau délabrées, un guide veut nous emmener visiter la ville. Nous réclamons une demi-heure pour une douche sommaire et partons dans la poussière sablonneuse de la médina vers les 15 h 30 quand la température baisse. La première mosquée, Djingareiber, avec ses poteaux de construction saillants, est sur le boulevard périphérique, non goudronné, donc dans un nuage de poussière permanent entretenu par les véhicules. Nous entrons dans la médina pour voir les maisons qu'ont occupées les premiers voyageurs occidentaux :

- Gordon Laing, un major anglais mandaté par la couronne, est venu de Tripoli en 1926. Déjà fortement razié à l'aller, il fût assassiné sur le chemin du retour par son guide qui exigeait qu'il se fasse musulman.

- Roger Caillé un aventurier français sans sponsor a séjourné en 1928. Parti de Dakar, il a suivi le Niger jusqu'à Djéné où il a fait un long séjour. Nanti de recommandations locales, déguisé et se comportant comme un musulman, il a réussi à donner le change jusqu'au bout, en particulier dans la caravane touareg avec laquelle il est revenu jusqu'à Tanger.

Passage obligé par le musée construit autour du puits creusé par les touaregs fondateurs de la ville de Tin-Buctou. Bouché à un mètre de profondeur et large d'à peine plus, il fait factice. Quant au contenu des maigres collections qui sont présentées, bric à brac éthno-archéo-artisanal hétéroclite, il doit dater d'avant l'indépendance. Nous passons devant une medersa, école en arabe, aux portes ornées de pièces métalliques auxquelles notre guide attribue une vaste symbolique. Une autre mosquée, Sidi Yahiya, aurait servi à l'Université qui au XVI-ème siècle aurait compté jusqu'à 25 000 étudiants. Quand on compare la taille des campus actuels et l'enceinte du bâtiment, on peut douter que tous les enseignements aient eu lieu ici, ou alors ils étaient rares.

De cette visite guidée, par un enseignant autoritaire et prosélyte musulman, je garderai le souvenir d'une ville plutôt sale – les puisards débordent fréquemment et les eaux nauséabondes s'écoulent dans les ruelles – de maisons au style uniforme à cause des façades de pierres récentes qui sont plaquées sur l'adobe - ce qui les prive de tout caractère - et aux rues curieusement larges pour la médina d'une ville arabe fondée au XII-ème siècle.

Tout au long de la visite, nous avons été abordés par des touaregs, ou prétendus tels, qui avaient « de beaux bijoux et des objets à nous montrer, juste pour le plaisir de yeux ». Maintenant, il n'y a plus qu'à les suivre sur une place poussiéreuse où ils ont dressé leurs cabanes de nattes. Ils sont tous alignés face à nous que l'on a fait mettre de même. A peine le thé d'usage avalé, ils déballetent leur artisanat et nous somment de venir voir, toucher, marchander, de façon d'autant plus pressante qu'ils sont concurrents, plus nombreux que nous et que nous ne sommes pas tous intéressés. Le « plaisir des yeux » tourne vite au cauchemar.

Bien qu'ayant fait plusieurs affaires très bonnes pour eux, ils nous poursuivent jusqu'à l'hôtel, le *curios* à la main et « combien tu donnes » à la bouche. C'est passablement abattus que nous rentrons nous réfugier dans nos chambres.

Le lendemain, nous commençons par la visite d'une bibliothèque prétendument riche en ouvrages anciens. La partie contemporaine est constituée d'un unique bureau aux murs couverts de livres dépareillés, dans tous les genres et dans toutes les langues, et rangés n'importe comment. La partie ancienne est dans un autre bureau, accessible après avoir versé 500 cfa. Il n'y a qu'une table vitrée avec des manuscrits ouverts dont deux seulement sont enluminés ; le reste est dans des boîtes alignées dans des vitrines fermées. Bien décevant !

En sortant, nous allons droit sur le bâtiment du marché. Du toit terrasse, pas de vue particulière sur la ville, juste une vue plongeante sur les étals de légumes et sur les bouchers qui débitent de gros jarrets de bœufs à grands coups de machette. Nous achetons de l'eau pour la route à venir et constatons qu'elle vaut pour le moins 750 cfa la bouteille d'un litre et demi ; un luxe. Notre guide nous conduit au centre artisanal où les touaregs vendent leur couteaux, leurs croix du désert, leurs bracelets ou leurs colliers de verroterie aux pendentifs en « argent touareg, pas pur argent », leurs sacs ou portefeuilles en cuir de chameaux, leurs boîtes en bois tapissées de cuir incrusté, leurs épées aux étuis ornés de motifs « du désert ». Le problème est qu'ils vendent tous la même chose ou presque, qu'ils commencent à marchander à quatre fois le prix et qu'ils chipotent 1000 cfa par 1000 cfa après un long discours sur la qualité exceptionnelle de leurs objets, le sacrifice déjà consenti et l'impossibilité de vendre à un prix plus bas. Ce qui ne les empêchera nullement de passer de 20 000 cfa à 5 000 (proposés dès le départ) quand je fais mine de partir.

Après déjeuner, deux 4 x 4 viennent nous chercher pour gagner, en un jour et demi, le pays Dogon. Nous contournons par l'est la falaise de Bandiagara que l'on longe jusqu'à Banani ; nous serons demain soir au pied du village de Sanga, capitale historique des Dogons.

#### **En 4 x 4**

Le problème n'est pas d'arriver à Tombouctou mais d'en partir quand on doit traverser le fleuve. Car le bac n'a pas d'horaire ; il part quand il est plein, comme un vulgaire taxi-brousse. Sur une rive comme sur l'autre, si bien que s'il n'est pas là, on peut attendre jusqu'à quatre heures. Quand nous sommes arrivés à Korioumé, le bac n'y était pas. Je déprime quelque peu en remontant la route à pied jusqu'à un bois d'eucalyptus, accompagné par des enfants joueurs. Puis nous vîmes passer des véhicules en provenance du port. De retour à l'embarcadère, nous n'étions que deux voitures, puis trois et je prenais mon mal en patience en rédigeant ce journal. Une heure plus tard, un second bac est arrivé et nous avons embarqué à la va vite pour lui céder la place. En fait, il suffit que l'un des deux bacs soit plein pour forcer l'autre à traverser (quand il y en a deux en service). Le passage dure une bonne heure, car le débarcadère n'est pas en face et le petit moteur nous propulse à 3 km/h, aujourd'hui où le fleuve est un miroir. Mais qu'en est-il s'il y a du vent et même du clapot comme nous en eûmes sur le fleuve un jour durant?

Vers 16 h nous nous élançons sur une large piste en assez bon état, puisqu'on y roule jusqu'à 70 km/h. Elle n'a qu'un défaut, être très poussiéreuse, et l'autre Toyota soulève un nuage rouge dont nous profitons pleinement. Mon tee-shirt encore à peu près blanc ne le reste pas longtemps. Paysage du Sahel, avec de grands arbres, tamarins, acacias, palmiers, et des buissons qui ressemblent à des genets ou des jasmins d'hiver, plus les pommiers de Sodome

qui portent à la fois leurs fleurs et leurs fruits. Une herbe sèche donne au sol une couleur jaune pale.

Des caravanes de chameaux remontent à vide vers Tombouctou pour participer à l'Azalaï. D'autres se dirigent vers le sud pour échanger du sel contre du mil, car celui-ci se vend plus cher au nord de sa zone de production. Des troupeaux d'ânes défilent sous nos yeux, chaque bête portant un gros sac de 100 kg ou des plaques de sel découpées.

Aux abords de Douenza, les montagnes apparaissent et, passée la ville – un gros bourg sans intérêt – la falaise de Bandiagara se forme. Longue de 200 km et haute de 100 à 200 mètres, elle délimite la frontière entre le plateau et le désert qui s'étendent, dans des directions opposées, sur plus de 100 km. Nous roulons à son pied. Ce n'est pas encore le pays Dogon, mais celui des Dikso. Ils transportent leurs gros sacs de mil tout frais sur de lourds chariots montés sur des essieux de camions et tirés par deux ânes. Il n'est pas toujours facile de se croiser sur l'étroite piste qui laisse le plus de place possible aux cultures. Les villages sont plaqués contre la paroi, et c'est depuis peu, qu'ils se sont étalés dans la plaine. C'est dans cet environnement ingrat, que les Dogons se sont installés. Venus du pays mandingue, aux sources du Niger en Guinée, ils ont chassé, aux alentours du XVIII-ème siècle, les populations Tellèmes dont les vestiges architecturaux sont bien visibles dans la falaise.

Nous entrons de plein pied dans le pays Dogon par le village de Bamba où c'est justement jour de marché. C'est une accumulation extraordinaire de gens et de couleurs, avec une densité mille fois supérieure à celle des marchés du fleuve. Avec un petit garçon qui m'a tout de suite adopté comme son grand père, je me faufile entre les vendeurs, surtout des vendeuses, assises à même le sol derrière leurs bassines ou leurs grosses Calebasses. Elles sont collées les unes contre les autres, et s'il y eut une allée, elle fût bien vite comblée par toutes les marchandes qui se sont assises au milieu. Si bien que toute cette agitation ressemble plus à un mouvement brownien ou à une fourmilière qu'à un marché. Celui-ci est d'ailleurs coincé entre le bas du village qui grimpe vers la falaise et plusieurs larges mares d'eau verte sous de grands arbres. L'entre deux est en plein soleil, excepté quelques zones abritées par des nattes, zones d'autant plus convoitées que la matinée s'écoule et que l'espace à l'ombre se restreint ; il n'est pas question d'y glisser un pied.

Après les questions d'usage sur le prénom, l'âge, le pays d'origine et la destination, mon petit guide me décrit le contenu des bassines, ce qui me laisse pantois ; des racines de nénuphar, des feuilles ou des fruits de baobab, des noix de karité, celles dont on extrait le beurre du même nom, des noix de kola, en plus du manioc, de la patate douce, de toutes les céréales, épices et condiments, et de tout ce qui se mangent ou presque. Je le quitte à regret, non sans lui avoir promis une carte postale à l'adresse de l'école qu'il m'a indiquée, car mes compagnons sont de retour aux voitures.

Encore trois heures de piste pour arriver à Banani, l'étape de ce soir. Mais avant de gagner le campement, accompagnés de notre nouveau guide dogon, Seddou, nous allons voir la mare des caïmans. C'est l'animal totémique des habitants du village d'Ireli, tout proche. Chaque village a le sien, qu'il est interdit de chasser ou tuer. Celui de Sanga, c'est la panthère, un interdit facile à respecter. Moins facile pour les natifs d'Ireli, parce qu'au bord d'une mare grande comme le bassin du jardin du Luxembourg, il y a effectivement une trentaine de sauriens qui se dorment au soleil et qui vivent en liberté. Les uns font bien 3 mètres de long et les plus petits 50 cm. D'aucuns ont la gueule ouverte – et le palais d'une beau jaune oranger – comme si les grenouilles allaient sauter dedans. A notre approche, deux d'entre eux se mettent

à l'eau, et flottent immobiles comme des bûches. C'est la première sortie du proverbe favori de Seddou, à propos d'un blanc qui réside ici dans l'espoir d'apprendre la sculpture dogon : on a beau mettre un bâton dans l'eau, il ne fera jamais un caïman !

Après une nuit venteuse sur les terrasses du campement plein d'escaliers, mais avec une très belle vue sur la falaise et sur la plaine désertique au-delà des champs de mil, nous nous levons avec le soleil. Ce matin, nous montons à pied de Banani à Sanga, ce qui pourrait prendre une heure, mais qui en durera quatre grâce aux commentaires de notre excellent guide sur les coutumes dogons. En partant, il ne peut nous éviter d'être assaillis par les vendeurs d'objets traditionnels qui veulent tous nous faire visiter leur boutique et qui nous poursuivent quand on en ressort les mains vides.

Nous montons doucement et à chaque pause, Seddou nous explique quelque chose de la culture dogon. De quoi réviser les livres de Marcel Griaule et Michel Leiris :

- la forme et l'organisation de la maison traditionnelle, deux ailes latérales et un toit terrasse,
- la toguna ou case à palabres, au plafond bas formé d'une épaisse couche de branchages portée par de larges poteaux sculptés, où les anciens bavardent et règlent les affaires du village,
- les greniers mâles pour les épis de mil, auxquels seul l'homme accède, et les greniers femelles, tenus par les femmes, pour leurs affaires et les condiments,
- les maisons réservées aux femmes pour les périodes de règles, avec des bas reliefs d'enfants,
- les soit disant principes de l'excision et de la circoncision – supprimer le côté masculin des femmes et le côté féminin des hommes – repris de la doctrine musulmane,
- la répartition entre animistes, chrétiens et musulmans, majoritaires mais toujours animistes sur les bords, peu stricts quant au dogme, surtout parmi les jeunes,
- la croyance en la réincarnation, qui va jusqu'à l'attribution du prénom de l'ancêtre qui revit dans un enfant,
- les offrandes à base de crème de mil, répandues sur les rochers, pour lutter contre le mauvais esprit ou la maladie.

Arrivés sur le plateau, passage obligé par un tunnel occupé par les vendeurs dont nous nous dépêtrons du mieux possible. Tous jouent sur la sensibilité et la culpabilité du blanc. Le discours implicite est que je suis tellement riche et lui tellement pauvre que je dois lui acheter quelque chose. Si je ne lui prends rien, surtout au prix qu'il est prêt à me consentir, en tant que "premier client de la journée" ou "pour lui donner du courage", je me comporte comme un mauvais touriste. Des rapports faussés à la base.

Sur le chemin de Sanga, nous tombons sur les rituels de la divination du renard. Celui qui "pose les questions" dessine dans le sable un rectangle divisé en bandes, groupées par trois dans le sens de la largeur, chacune correspondant à une question. Les individus concernés sont représentés par des bâtonnets plantés verticalement, s'ils sont vivants, couchés s'ils sont morts et des petits cailloux ou des cauris, des bosses et des creux dessinent un paysage symbolique. Ceci fait, le devin dépose à la tombée du jour des cacahouètes pour attirer le renard dont il interprètera les traces à l'aube du lendemain. Un rite encore très pratiqué et tous les rectangles dessinés posaient au moins une douzaine de questions.

Après le déjeuner, Seddou nous emmène visiter sa maison, c'est-à-dire l'enclos de sa famille ; sa mère encore en vie, ses frères et sœurs mariés et une ribambelle d'enfants, tous élevés ensemble. Il nous ouvre son propre grenier plein de bâtonnets de mil impeccablement rangés, puis celui de sa mère, divisé en compartiments comme un coffre de rangements. Nous avons



aussi vu le gîte en pierre taillée, aux formes de la maison traditionnelle, qu'il s'est fait construire en bordure de la falaise pour loger les touristes en prévision des ses vieux jours. Nous traversons les deux villages d'Ogol du bas et d'Ogol du haut, où se trouvent

- la maison d'Ogotomeli, le vieux sage qui a révélé à Marcel Griaule la cosmogonie dogon,
- la maison du hogon qui sert d'intermédiaire entre les vivants et les esprits des ancêtres, avec l'aide du serpent Lebe, qui est sensé le lécher pendant la nuit.

Nous avons discuté avec un vieux qui tressait des cordages avec de la fibre de sacs de riz. Il avait fait la guerre d'Algérie et touchait enfin une pension. Il voulait échanger ma gourde contre son vieux quart militaire en aluminium, précieusement conservé.

Vers 15 h nous sommes repartis dans les 4 x 4 montés par la piste, et en deux heures nous avons rejoint Bandiagara distante de 40 km. Tout au long de la route, quelques villages et des jardins soigneusement cultivés dès qu'une petite retenue d'eau permet l'irrigation. Les enfants vendent de petites figurines en caoutchouc coloré à l'image des danseurs masqués. Nous sommes descendus au très agréable Hôtel de la Falaise, en bordure de la ville, d'où nous ne sommes plus sortis.

## **A pied**

Un guide dogon du sud, Bogoum doit nous rejoindre avec cinq autres randonneurs pour la semaine de marche dans les villages du sud de la falaise. Ils ont fait le même parcours en sens inverse ; nous avons échangé pirogue contre 4 x 4 à Tombouctou. Nous croyions nous retrouver à Bandiagara et eux nous attendaient à Savaré. Nous aurons le dernier mot, car ils nous rejoignent le lendemain, vers 10 h du matin, avec un mini bus vétuste, comme beaucoup de véhicules locaux. Il doit d'abord nous conduire à Songho, en contrebas dans la plaine, puis repasser par Bandiagara avant de nous déposer à Djiguibombo, au bord de la falaise, d'où nous partons demain à pied. Il viendra nous rechercher à Dourou, six jours plus tard pour nous ramener jusqu'à Savaré et Mopti, la veille de notre retour.

A part cette première journée où nous sommes encore transportés, tous les autres jours se dérouleront de la même façon ; lever avec le jour (6 h), départ avant 8 h, marche jusqu'à 11 h ; visite d'un village et pause déjeuner. Nouveau départ vers 15 h 30 pour deux petites heures de marche, souvent entre coupées de pauses ; arrivée à un autre campement où il faut installer les tentes, essayer de se laver, et déguster une bière (60 cl) relativement fraîche. Je ne ferai donc qu'un petit texte par village, celui de l'étape du midi et celui du campement du soir.

## **Songho**

Il est situé dans la plaine, entre trois grosses collines bien visibles, juste à l'écart de la route goudronnée. C'est donc le moins isolé des villages dogons et sans doute un des plus peuplés et des plus visités. Bâti sur le fond d'un ancien marécage, les grands arbres ne manquent pas, à commencer au parking ombragé par un gigantesque fromager. Le village est célèbre pour sa grotte des circoncisions, située sous un surplomb dans l'une des collines. La cérémonie a lieu tous les trois ans et concerne tous les garçons âgés de dix à douze ans. Jusque là, garçons et filles sont indifférenciés et ont le même statut que les femmes en matière d'interdits ; ils n'ont pas le droit de monter à la grotte, avec une exception pour les femmes blanches (pour ne pas dire les touristes). Les peintures rupestres, assez grossières, sont renouvelées à chaque occasion. La seule représentation figurative est un serpent. De la grotte, la vue sur le village, avec ses multiples greniers couverts d'un chapeau pointu de chaume, est superbe ; on y voit aussi trois mosquées, construites depuis mon passage en 2002.

Les enfants ont fabriqué des instruments de musique qui ressemblent au birimbau brésilien : une corde métallique, fixée au fond d'une boîte de Nescafé est tendue par une branche de bois cintrée. Ils en jouent en frappant la corde du doigt selon un rythme fixé. Trois joueurs nous attendent au pied de la grotte et nous offrent, avec un chœur d'enfants, une petite sérénade. Gros problème quand je veux donner aux musiciens un chewing-gum ; cinquante mains se tendent et j'ai les plus grandes peines à récompenser les joueurs, qui veulent tous me vendre leur instrument.

### Djiguibombo

C'est le village natal de notre guide situé à une grosse heure de piste de Bandiagara. Pauvre village sur le rocher, tout en cailloux, sans terres cultivables visibles. Durant le tour du village, beaucoup d'enfants nous prennent par la main, un ou deux de chaque côté ; ils se disputent parfois ce maigre privilège. Dans la Toguna, nous donnons du collyre à un vieillard atteint de cataracte ; personne n'est dupe, pas même lui. Bogoum nous raconte sa vie d'élève pensionnaire chez les pères blancs à Bandiagara. Il nous parle de l'Etat malien qui ne fait rien pour les dogons et de l'association, basée dans la région de Marseille, qu'il a fondée pour aider à construire un centre de santé et une école ; l'association s'efforce de payer les salaires de l'infirmier et des institutrices.

Nous sommes logés à la sortie, au campement "La famille" dans un grand enclôt. Vastes chambres sans électricité ou alors camping sur la terrasse. Faible néon, sur batterie alimentée par un panneau solaire, à l'extérieur pour éclairer le repas. Nous sommes harcelés par les vendeurs, qui voudraient pousser nos assiettes à peine vides pour déballer leur curios jusqu'à sous notre nez.

### Kani Combolé

Descente de la falaise le matin. D'abord par la route carrossable, avec des femmes qui vont au marché de Bankass vendre ce qu'elles portent sur la tête. Puis par un chemin dans la gorge d'un torrent pour arriver à un village où nous visitons l'école riche de trois classes. Les enfants sont ravis de cette intrusion. Poursuivons jusqu'à Kani Combolé pour la pause de midi. Un vieux assis par terre, à l'ombre, tisse une bande de cotonnade, large d'une quinzaine de centimètres. Cousues ensemble, elles font les pagnes qui seront teints des couleurs marron, beige et indigo.

Nous montons à la maison du hogon. La grande porte en bois noir sculpté est fermée et toute la façade, couleur brique, est couverte d'animaux stylisés peints en noir et blanc. Il vient de décéder et son successeur n'a pas encore été désigné. Les hommes pressentis ne se hâtent pas d'accepter, car c'est une grande charge morale. Le hogon doit vivre en marge des hommes, ne plus fouler le sol de ses pieds et être disponible pour intercéder auprès des dieux et des esprits. C'est aussi une distinction qui sent le sapin ; on lui offre une couverture faite de 33 carreaux blancs, marque de l'innocence, 33 carreaux rouges pour rappeler la souffrance de la vie et 33 carreaux noirs comme signe de l'au-delà. Cette unique couverture, il la gardera toute sa vie et sera enterré roulé dedans. Personne n'a envie de recevoir un tel cadeau !

### Teli

C'est le plus beau des villages dogons dans la falaise, parce qu'il a été habité jusqu'en 1992. Ce n'est qu'à cette date, que le nouveau village s'est développé, au pied dans la plaine,

réduisant d'autant la surface cultivable. La mosquée est récente, avec une armature en bois d'olivier, faite de fines branches assemblées par trois comme des bambous. Les enfants vendent de petites boîtes enalebasse, peintes de couleurs vives, qui sont très jolies. Elles doivent être fournies par une association, pour leur éviter de mendier des bics ou des bonbons. On retrouve les mêmes dans plusieurs villages où elles sont proposées entre 250 et 500 cfa.

Visite du vieux village au matin, avec maisons et greniers bien conservés à l'abri d'un surplomb de rochers ; il s'étend sur plus de 100 mètres. Toutes les constructions sont disposées au mieux des replats et des terrasses, avec de nombreux escaliers et échelles en bois. Cette n'est pas sans rappeler les villages des indiens Anasazis du Nouveau Mexique, en particulier à Masa Verde où les grottes naturelles étaient aussi utilisées pour l'habitat. La maison du hogon est partiellement peinte, avec une sorte de mire au dessus de la porte d'entrée, à même la roche. Des bas reliefs figurant un cavalier, un arc et des animaux totémiques sont plaqués sur les murs. De petites cavités, utilisées comme sépultures, sont encore plus difficilement accessibles ; elles contiennent toujours des crânes et des os blanchis ; d'autres servent de ruches.

### Endé

C'est un village dédié à l'artisanat des tissus. Il y a surtout des tapisseries multicolores (bogolins), des écharpes brunes, blanches ou noires et des pagnes indigo mouchetés de blanc. Tout en négociant, nous nous faisons expliquer les recettes de teintures. Ils sont exposés dans des cours sur des ficelles tendues entre des poteaux sculptés. Les murs des rues en sont couverts. Pendant que le groupe visite, compare et négocie, je vais m'asseoir au pied de la Toguna. Je regarde le boucher qui découpe une chèvre et fait aussitôt griller les morceaux de l'autre côté de la rue ; étonnez-vous que la viande soit dure ! Les enfants me regardent écrire comme si j'étais un magicien, surtout quand je leur lis ma prose ; la plupart des mots leurs sont inconnus.

De retour au campement, nous passons devant une chèvre sur laquelle on coud une pièce de cuir ! Elle aurait une patte cassée ; est-ce pour fixer une attelle ? La chèvre, couchée sur le flanc, est maintenue par trois hommes. Un quatrième coud avec une grosse aiguille, enfoncée et tirée à l'aide d'une pince, exactement comme lorsque je répare mes voiles. La chèvre, plutôt calme, reste silencieuse.

### Yabatalou

Sommes passés par un autre village visiter le forgeron. Begoum vient voir l'avancement d'une grande statue commandée lors d'un autre voyage. Le bois tendre et blanc au naturel est noirci à l'aide de fers rougis. La forge en terre cuite est activée par deux soufflets en peau, maniés comme des pistons par un enfant. Le forgeron martèle une pièce de fer indiscernable. A la sortie, passage par le puits qui fait au moins 30 m de profondeur.

Yabatalou n'est pratiquement pas un village, juste quelques greniers dans la falaise. Au campement sans eau ni ombre, un simple canari, avec un gobelet, contient toute l'eau disponible. Nous regrettons celui de midi, beaucoup plus confortable, avec ses douches, lavabos et toilettes séparées. Heureusement qu'il ne fait plus très chaud quand on arrive. La bière est assez fraîche ; on se demande par quel moyen. Je dresse la tente sur le toit de l'unique chambre surchauffée de soleil. Le moindre pas fait tomber la poussière du plafond.

Le matin, première montée sur le plateau par un escalier naturel dans une faille cachée par un gros bloc. Passage au sommet du bloc, détaché comme une île du désert, puis retour sur la falaise par une échelle et un pont de troncs d'arbres. Nous sommes en haut en moins de trois quarts d'heure, pauses comprises.

#### Indelou

Gros village sur les cailloux avec trois Togunas. Petit vent agréable. Du sommet du village, vue sur les toits couverts de plantes qui séchent : piments rouge, bottes de mil, bouquets de sorgo, de graines lie de vin réparties en cercle. Visite chez le forgeron, qui façonne à grands coups de marteaux des figurines hideuses. Une fois achevées, elles sont alignées sur une planchette. Il possède aussi un fusil à petits cailloux propulsés par une poudre locale qu'il finit par nous faire entendre ; les oiseaux n'ont pas grand-chose à craindre.

Déjeuner au campement et sieste à l'ombre avec une vue infinie sur la plaine désertique, jusqu'au Burkina. A la jumelle, nous observons quelques signes de vie. Un campement peul, même pas à l'ombre d'un arbre. Quatre personnes sous une petite natte tenue par quatre piquets. Un gros troupeau de vaches (une cinquantaine) traverse l'espace avec lenteur. Le village où nous dormons ce soir se détache sur un éperon.

Départ par le jardin potager très soigné, avec des puits boueux où il faut descendre chercher l'eau. Arrosage incessant à la main avec de grosses Calebasses rapiécées. Un homme passe le temps en construisant un brasero avec du fer de récupération. Il découpe la ferraille avec un sécateur et se sert d'un bout de rail de chemin de fer comme d'une enclume.

#### Begnematow

En arrivant en vue du village, nous assistons à la jumelle à la sortie des masques. Cette cérémonie funéraire est devenue une attraction touristique. Celle-ci a été commandée par un autre groupe qui arrive d'un autre côté ; ils ont évidemment payé pour ce spectacle. Une vingtaine de danseurs costumés et masqués, avec des pagnes en fibres vertes et rouges, se sont déguisés dans une grotte et sortent en musique dans un grand bruit de tambours. Sur l'esplanade, où leur public les a rejoints, deux danseurs sur des échasses se livrent à un simulacre de bagarre. Un autre qui porte un masque de quatre mètres de haut rejoint le groupe ultérieurement. Au bout d'un gros quart d'heure tout s'arrête et les masques reviennent à la grotte qui leur sert de loge, de coulisses et d'entrepôt.

#### Dourou

C'est l'un des rares noms marqués sur les cartes, un village important avec des bâtiments administratifs en pierre ; un village miséreux sur le rocher tout sec avec un marché sans ombre, vide à cette heure. Descente dans un vallon avec des jardins potagers en terrasses horizontales construites dans la pente et remontée vers un village au bord de la falaise, où le forgeron fabrique de beaux couteaux. Large panorama sur des dunes de sable rose qui envahissent la plaine, recouvrent les cultures et viennent buter sur les rochers. Elles noient les arbres qui surnagent à peine. Descente par une échelle et des escaliers de blocs empilés. Au pied, très beau replat de sable rouge où j'aimerais camper. Par un cheminement au milieu d'herbes sèches qui colorent en vert pale le brun oranger des roches, arrivée à Nombori en longeant la falaise. Goûtons aux fruits du baobab, gaulés par des enfants. C'est comme du pop

corn acidulé, englobant des graines noires et indigestes, qui fondraient difficilement sous la langue.

Nombori

C'est un village acculé par les sables. Les terres cultivables sont tellement réduites que l'essentiel des habitations est resté dans la falaise. Petit campement étriqué avec tentes sur les toits. Un italien sympathique, qui parle français, voyage en moto avec son guide. Je lui conseille d'aller jusqu'à Yuga, l'un des sites fondateurs des dogons.

Balade en boucle dans la matinée, avec une montée sur la falaise par une faille cachée. Arrivée au village du haut (Iguelou), où nous sommes assaillis par une multitude d'enfants ; redescente dans la plaine au travers de rochers jusqu'à une source. Le torrent qui en sort nous conduit à un replat où les femmes font la lessive ; les vasques naturelles en sont teintées d'indigo. Nous arrivons à un jardin potager facilement irrigable, autour d'un marécage à caïmans.

Après la pause déjeuner au même campement, retour à Dourou, en haut de la falaise, par un chemin plus direct. Beaucoup de femmes reviennent du marché avec leurs bassines sur la tête. Un jeune homme croisé dans la montée, nous montre son doigt enflé et infecté depuis plusieurs jours. Il est pris en charge par nos infirmières qui font immédiatement preuve de leur professionnalisme – bétadine, gaze et sparadrap. Le pauvre n'en demandait pas tant, mais le voilà emmaillotté, et son copain qui parle français lui explique comment utiliser les pansements qu'elles lui laissent ; enfin une action utile.

### **A tout voyage il faut un terme**

Après une nuit à Dourou, nous sommes descendus avec le mini bus, toujours aussi dégingué, par la piste jusqu'à Bandiagara (1 h 30 pour 25 km), puis par la route jusqu'à Savaré. Une fois les bagages déposés à l'hôtel et après une vraie douche, déjeuner dans un vrai restaurant, fréquenté par des notables locaux, bien reconnaissables à leurs atours. Notre camionnette nous conduit à Mopti, une grande ville à côté des villages traversés jusqu'à aujourd'hui.

Une activité intense est concentrée sur le fleuve. Suivre les berges, c'est longer les lessives et les grèves sont une juxtaposition de taches multicolores, comme autant de linges étalés qui sèchent au soleil. Les femmes lavent et se lavent au milieu de leurs enfants. Les pirogues chargées passent d'une rive à l'autre distantes de quelques centaines de mètres. La berge opposée est dénuée de constructions. C'est déjà le domaine des pêcheurs nomades que nous avons croisés le long du fleuve.

Le port, transformé en marché où débarquent sans cesse des ballots, est le cœur de toute cette agitation. Ce sont de simples parallépipèdes de nattes tenus par des branchages ligaturés qui leur servent de cadre. Ils sont bourrés de poissons fumés ou séchés au soleil. Les négociants, bien vêtus dans leurs boubous multicolores, hautains et impassibles dirigent les flux. La plupart des caisses sont chargées sur des camionnettes qui les emportent vers l'intérieur du pays. Mais d'énormes quantités sont étalées à même le sol, en plusieurs travées, ce qui fait que tout le long des quais ça sent le poisson. Triés par genre et par taille, les plus petits sont comme des miettes, ils s'étalent en tas gigantesques, dont on imagine mal ce qu'ils deviennent le soir venu. Les tailleurs qui exercent en plein air cousent chemises et pantalons qui, dès l'origine, sentent le poisson. Les nattes et les calebasses étalées sur le sol sentent également le

poisson, ainsi que les épices, les bassines et tout le bric à brac des marchés. Et moi aussi, promeneur occasionnel, qui flâne entre le chantier de construction des pirogues et le café bozo d'où l'on voit les pêcheurs lancer des filets, je ne tarde pas à m'imprégner de cette odeur des lieux. Si je restais plus longtemps, le soir venu, je sentirais le poisson fumé, séché, comme tous ces gens qui vivent sur les pinasses.

Le port de Mopti est un endroit fascinant.

Alain G., Janvier 2007